

Cartes et représentation de l'Anthropocène (notice de dictionnaire)

Comment citer ce texte :

Pierre Gautreau, 2020. Cartes et représentation de l'Anthropocène, in *Dictionnaire Critique de l'Anthropocène* (collectif), Presses du CNRS, Paris.

- - -

La carte a simultanément favorisé et symbolisé l'emprise progressive de l'Humanité sur la planète, marquant l'enregistrement progressif de ses ressources sous une forme graphique normalisée, qui permettait de signaler la disposition des richesses de la Terre et de délimiter les prérogatives territoriales de ceux qui les contrôlaient. Bien que la cartographie vernaculaire ait fait preuve depuis ses premières manifestations d'une immense versatilité dans ses productions et objectifs, c'est la cartographie savante européenne qui domine l'espace public actuel, et qui s'inscrit le plus clairement dans cette entreprise de domination multiforme. La carte est ainsi à la fois une icône et un instrument tout à fait concret de la globalisation et de la colonisation des sociétés et de la Nature au cours des XIXe et XXe siècles: elle marque le contrôle à distance des êtres vivants et des ressources biophysiques, par un système d'encodage graphique, de rationalisation et de standardisation des représentations du monde ; elle médiatise le rapport à cette même nature, réduisant celle-ci à une série de ressources caractérisées essentiellement par leur position dans l'espace, qui détermine leur accessibilité et les droits d'usages associés. Aujourd'hui, l'étude critique des cartes porte désormais sur l'ensemble des actes cartographiques (*mapping* en anglais), et les interroge donc en tant qu'ils constituent le support de représentations destinées à présenter et comprendre l'organisation du monde et parfois son devenir. A la différence de la carte du pirate, sorte de pense-bête individuel pour le malandrin, qui doit lui permettre de retrouver le trésor caché de tous, la carte moderne veut au contraire signaler à la face du monde qui possède quoi, et où. A une période où l'Anthropocène s'affirme comme le "nouveau grand récit", dont une caractéristique centrale est de diluer les inégales responsabilités historiques des nations dans le dérèglement du climat, il n'est pas étonnant que la carte ait perdu de son aura, au profit de représentations plus synthétiques, plus ramassées, de ce que qui advient à la Terre comme un tout. Si la carte signale les positions de chacun sur le territoire, elle permet de différencier spatialement les responsabilités, de saisir d'un coup d'œil qui pollue relativement plus que les autres, ou déforeste avec plus d'entrain que son voisin.

Ce n'est donc pas un hasard si les représentations de la Terre les plus diffusées et médiatisées, en ce début de XXIe siècle, insistent principalement sur la dimension globale, décontextualisée, du changement climatique: il s'agit pour l'essentiel de graphiques qui représentent sous forme de courbes l'augmentation exponentielle de plusieurs "forçages" du système-terre du XVIIIe siècle à nos jours: la population mondiale, le taux d'urbanisation, ou, bien sûr, le taux de concentration en CO2 de l'atmosphère (Devictor 2018). Ces graphiques permettent de repérer des seuils, passés ou potentiels, qui organisent les principales controverses mondiale, telle que celle du pic pétrolier. Les cartes ne sont pas pour autant absentes de la communication visuelle sur la mutation environnementale

contemporaine (Grevsmühl 2016), mais celles qui circulent sont généralement des cartes globales, qui permettent au mieux une régionalisation continentale des processus: augmentation de températures moyennes vers 2050 selon différents scénarios du GIEC, pertes estimées de biodiversité, etc. Il est donc paradoxal, alors que la période contemporaine serait marquée par une "esthétique de la limite" (Guariento 2018), sous-entendu des limites de la croissance, que les cartes soient si peu centrales, elles dont la fonction a depuis toujours été de marquer des frontières. Quelques cartes iconiques circulent pourtant dans l'espace public mondial, dont celle d'une "planète en feu" représentant en rouge la hausse des températures au cours du XXe siècle, mesurée par le GIEC (Schneider 2016). Cependant, ces cartes ne semblent avoir de pouvoir évocateur qu'en écho à la première photographie de la Terre vue de l'espace, bleue celle-ci, prise lors de la mission Apollo de 1972. Le choc culturel de cette photographie (qui n'est donc pas une carte) a eu un effet de "tangibilité" forte sur les opinions publiques ayant accès à la télévision, principalement dans les pays industrialisés, permettant de toucher du doigt la vulnérabilité d'une planète isolée dans l'Univers.

Nous n'avons jamais été autant qu'aujourd'hui entourés de cartes et de cartographies, sur les supports les plus divers (du numérique au papier), mais celles-ci concernent surtout notre espace proche, et nous aident avant tout à nous déplacer (Google Maps) ou à prendre de décisions à tous les échelons de la vie politique et sociale. La relative discrétion de la carte dans l'iconographie anthropocénique internationale peut donc sembler paradoxale, mais elle ne veut aucunement dire que les cartes aient perdu de leur pouvoir à l'époque contemporaine. Il s'agit cependant d'autres types de cartes que celles qui sont privilégiées par le grand public, produites à d'autres échelles, et qui agissent dans d'autres espaces. Dans la géopolitique du changement global, elles sont par exemple fondamentales à l'heure des négociations climatiques. Dans les pays de la zone intertropicale, les engagements officiels pour une réduction des émissions nationales de gaz à effet de serre tiennent en grande partie à la maîtrise des changements de l'occupation du sol, principalement d'une lutte contre la déforestation. Produire des cartes dans ce contexte, qui prouveront l'effectivité des actions mises en place, tient donc un rôle stratégique dans lequel certains pays comme le Brésil investissent des efforts considérables (Gautreau 2018). Plus largement, la cartographie des changements environnementaux est devenue, plus que jamais auparavant, un enjeu de souveraineté internationale. Voilà longtemps (1988) que le Brésil a investi dans un programme lui permettant d'atteindre une autonomie dans la production et l'analyse d'images satellitaires. Il s'agissait alors de produire une donnée "nationale" de la déforestation amazonienne, au service d'une politique démontrant la maîtrise du phénomène par le pays face aux critiques internationales. Malgré la multiplication des capteurs satellitaires et la circulation massive d'information sur Internet, la production de cartes environnementales reste une tâche complexe, dont bien peu de pays sont en capacité de maîtriser toutes les étapes. Produire une carte reste une action d'interprétation, pour laquelle il est nécessaire de disposer de personnes très formées, maîtrisant les notions scientifiques et les algorithmes de traitement. La massivité des données satellitaires masque donc le fait qu'une image prise de l'espace n'est pas de l'information tant qu'un observateur humain ne lui a pas donné un sens. Cela explique qu'aujourd'hui, des asymétries tenaces persistent, nombre de pays dépendant d'acteurs étrangers pour cartographier leur propre environnement. Le Brésil lui-même, pourtant si avancé sur la voie d'une souveraineté informationnelle, dépend parfois d'entreprises comme

Google lorsqu'il s'agit de cartographier massivement son occupation du sol à partir de milliers d'images satellites.

Selon des principes depuis longtemps analysés par les sciences sociales, dont la cartographie critique, la cartographie "anthropocénique" participe activement de la simplification drastique de la représentation des changements environnementaux actuels. Cherchant à rendre "lisible" des processus complexes sur des surfaces de plus en plus vastes, et afin d'en faire des objets qui puissent être "pris en charge" par les acteurs politiques, ces cartes mutilent inévitablement la complexité du réel, et en particulier celle du vivant. La biodiversité, par exemple, est communément représentée sous forme de nuages de points, à l'instar de ce que montre la carte mondiale du Global Biodiversity Information Facility (GBIF). Loin, bien loin des subtilités des interactions que ce vivant entretient avec son environnement, cette carte ne représente que les positions à un moment donné d'individus de flore ou de faune. Si la cartographie environnementale contemporaine porte donc l'idéal d'une représentation à l'échelle 1/1 de la planète, celui qu'évoquait Jorge Luis Borges dans son micro-conte *De la rigueur dans la science* (1946), cet idéal n'est réalisable qu'au prix de l'occultation de cet appauvrissement de notre représentation du monde.

Pierre Gautreau

BORGES, Jorge Luis. 1946. *Historia universal de la infamia*. Buenos Aires, Argentina: Tor.

DEVICTOR, Vincent. 2018. « La quantification de l'Anthropocène. Une stratégie sans stratège ». In *Penser l'Anthropocène*, édité par Rémi Beau et Catherine Larrère, 391–404. Domaine développement durable. Paris: Les Presses Sciences Po ; Fondation de l'écologie politique.

GAUTREAU, Pierre. 2018. « Information environnementale et pouvoir. Une géographie politique ». Habilitation à Diriger des Recherches, Paris: Université Sorbonne Nouvelle.

GREVSMÜHL, Sebastian Vincent. 2016. « Images, Imagination and the Global Environment: Towards an Interdisciplinary Research Agenda on Global Environmental Images: Images, Imagination and the Global Environment ». *Geo: Geography and Environment* 3 (2): 14.

GUARIENTO, Tommaso. 2018. « Voir le refuge. Culture visuelle de l'Anthropocène entre catastrophe et construction des niches ». In *Penser l'Anthropocène*, édité par Rémi Beau et Catherine Larrère, 173–97. Domaine développement durable. Paris: Les Presses Sciences Po ; Fondation de l'écologie politique.

SCHNEIDER, Birgit. 2016. « Burning Worlds of Cartography: A Critical Approach to Climate Cosmograms of the Anthropocene: Burning Worlds of Cartography ». *Geo: Geography and Environment* 3 (2): 15.